

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 11

Artikel: Le mari modèle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le mari modèle.

Dans notre numéro du 22 février, nous avons publié un article intitulé : *La femme modèle*. Reproduit par la *Feuille d'avis* de Lausanne, il a valu à ce journal diverses correspondances de lectrices lui demandant avec instances de donner aussi le portrait du *mari modèle*.

La *Feuille d'avis* n'ayant pas encore satisfait à ce désir, nous croyons devoir le faire, — pour ce qui nous concerne du moins, — puisque c'est le *Conteur* qui a engagé le débat.

Le mari modèle, nous semble-t-il, doit réunir toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur d'une épouse, qualités qui doivent concorder du reste avec celles de la femme modèle, telle que nous l'avons décrite.

Voici donc le portrait demandé :

Le mari modèle se lève le premier, passe vite quelques vêtements, chausse ses babouches, court à la boulangerie voisine chercher quelques petits pains bien frais, fait préparer le café au lait ou le prépare lui-même au besoin, l'arrange coquettement sur un plateau, pose à côté une petite serviette à franges, et porte le tout à son épouse encore au lit :

— As-tu bien dormi, chérie ?

— Très bien, mon ami, ... et toi ?

— A merveille... prends ton déjeuner pendant qu'il est chaud, ma poulette, puis tu te recouche un peu, en attendant que l'appartement soit chauffé.

S'il a l'intention d'inviter un ami à diner, il a soin d'avertir madame à temps, afin qu'elle puisse pourvoir au nécessaire ; car, en pareille circonstance, rien n'est plus désagréable pour une femme que d'être prise au dépourvu.

Quand il revient d'une course, il n'oublie pas le décrottoir placé à la porte de la maison, et ne souille point de boue la jolie natte de l'appartement que madame a fait battre dans la matinée.

Le soir, assis près de la cheminée et à la lumière d'une lampe, adoucie par un capuchon rose, il fait gentiment à madame une lecture de choix.

Il ne se plaint jamais de ce qu'on lui sert à table, comprenant fort bien, en homme raisonnable, que si tout n'est pas parfait, rien ne cause plus de soucis à une mère de famille que de trouver une bonne cuisinière et de pourvoir au menu de chaque jour, notamment en hiver, où l'on ne trouve que si peu de choses sur le marché.

Il ne s'échauffe point pour des questions politiques, et malgré ses échecs ou ceux de son parti, son humeur, ordinairement sereine, n'en est point altérée.

Il ne cherche point, pour s'attirer davantage l'attachement des siens, pour se rendre intéressant et rehausser l'importance de son rôle de chef de famille, à effrayer sa femme et ses enfants en

leur parlant sans cesse de son travail, de la fatigue qu'il ressent, de sa santé qui en souffre, du vide considérable et des embarras que sa mort, — si elle venait jamais, — laisserait à la maison.

Il sait apprécier le travail assidu de son épouse, ainsi que l'ordre, l'économie et la propreté qui règnent dans le ménage.

Et quand vient la belle saison, comprenant que sa digne compagne a besoin de repos, il sait lui ménager un agréable séjour à la campagne pour retremper ses forces et l'éloigner pendant quelques semaines des soucis du foyer domestique.

Lui, qui sort tous les jours, lui dont la besogne est souvent variée ; lui qui s'accorde souvent quelques moments de récréation, au cercle ou au café, gardera la maison sans murmurer et s'en fera même un doux devoir.

Sans faciliter ou provoquer chez sa chère moitié des goûts de luxe et des dépenses inutiles, il sait comprendre qu'elle ne peut pas échapper entièrement aux exigences de la mode, et qu'il est des circonstances où une nouvelle et jolie toilette devient inévitable. A ce sujet, il saura prévenir ses désirs et lui épargner l'obligation, toujours quelque peu gênante, de la demander :

— Mais, ma chère amie, lui dira-t-il, il y a bien longtemps que tu n'as pas fait appel à mon porte-monnaie pour ta toilette ; tu deviens par trop modeste. Fais-toi donc une robe comme celle de Madame B..., cette forme te siéra à merveille.

Si maman a une faible santé, et qu'elle supporte ses maux sans se plaindre, son silence, sa résignation, ne seront point un oreiller de paresse ou d'insouciance pour le mari modèle, il s'empressera au contraire autour d'elle, l'entourera de soins et de ménagements et fera appeler sans différer le médecin de la maison.

Désire-t-il faire une promenade, s'accorder quelques agréments, ce ne sera, cela va sans dire, qu'en compagnie de madame et des enfants. En telles circonstances, le plaisir non partagé, — s'il n'est l'indice de quelque intention peu louable, — frise tout au moins l'égoïsme.

Le mari modèle rentre chaque soir de bonne heure et tient compagnie à sa femme. Il comprend tout ce qu'il y a de désagréable pour celle-ci dans la conduite d'un homme qui s'attarde au café ou au cercle jusqu'à minuit, rapportant à la maison des vêtements imprégnés d'une odeur de vin, de bière ou de tabac.

Et si parfois une circonstance exceptionnelle l'oblige de rentrer tard, il ne dérange personne, ôte ses chaussures derrière la porte, qu'il referme sans bruit, place la bougie à l'écart, l'éteint

sans trop tarder et se glisse doucement sous l'édredon.

Il use enfin en toute occasion, envers celle qui partage sa destinée, des égards, des petits soins, des prévenances et des délicatesses qui font le bonheur d'un ménage, qui rendent la vie agréable à l'un et à l'autre. Il fait tout cela de bon cœur, sans se plaindre, sans murmurer, sans répéter sans cesse qu'il vit comme un esclave et que le mariage est une galère.

Telles sont, en résumé, les qualités du mari modèle.

A bon entendeur, salut.

Etiquette de cour.

Nous glanons dans une ancienne chronique ces curieux détails sur les minuties vraiment extraordinaires auxquelles étaient astreints, sous l'ancien régime, le roi et la reine de France. Pour leur lever, par exemple, et rien que pour passer la chemise du souverain ou de la souveraine, il y avait tout un code d'étiquette.

Ce vêtement intime devait être offert par la personne présente qui occupait le premier rang dans l'ordre des préséances. On raconte qu'un matin, au moment où Marie-Antoinette sortait de son lit, la duchesse de Polignac allait lui passer sa chemise, lorsque entra la comtesse d'Artois, femme du prince qui régna sous le nom de Charles X.

Devant une Altesse Royale, Mme de Polignac fit aussitôt un pas en arrière et tendit la chemise à la comtesse d'Artois, qui se mit en devoir d'ôter ses gants, les convenances officielles ne lui permettant pas de demeurer gantée pour cette œuvre de femme de chambre.

Pendant ce temps-là, Marie-Antoinette attendait.

Les gants ôtés, la chemise allait enfin être mise, lorsque entra la comtesse de Provence, femme du frère puîné de Louis XVI, qui avait, par conséquent, le pas sur l'épouse du frère cadet.

La comtesse d'Artois se recula, remit ses gants et passa la chemise à la comtesse de Provence, qui se déganta à son tour.

Ce ne fut qu'après cette opération que la reine reçut enfin sa chemise.

L'histoire ne dit pas si elle s'était enrhumée à attendre ainsi.

Tout était réglé et prévu. Quand arrivait l'heure du repas, le diner royal était apporté des cuisines par des gentils-hommes escortés de soldats armés. Un héraut précédait le cortège et, à la porte de chaque salon, criait à haute voix : « Messieurs, la viande du roi ! »

Tout le monde se découvrait et les factionnaires présentaient les armes, rendant les honneurs militaires à des